HAL
open science

Contre-champ. Des vies intellectuelles face au métier d'intellectuel•le

Leyla Dakhli

To cite this version:

Leyla Dakhli. Contre-champ. Des vies intellectuelles face au métier d'intellectuel•le. Photo de famille. Penser des vies intellectuelles d'un point de vue féministe, 2022, 978-2-7132-2917-6. halshs-03924597

HAL Id: halshs-03924597

https://shs.hal.science/halshs-03924597

Submitted on 5 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contre-champ. Des vies intellectuelles face au métier d'intellectuel·le

Leyla Dakhli

Écrire une histoire intellectuelle féministe est une ambition qui n'est pas nouvelle. Elle a été d'emblée au cœur des questionnements des historiennes attentives à l'histoire des femmes. Comme une mise en abyme permanente du travail d'analyse et de restitution de la chercheuse, cette tâche s'impose dans la volonté de défaire le monopole masculin sur le récit historique, à la fois par les personnages qui en font le cœur et par celles et ceux qui l'écrivent. Cette réflexion a donné lieu à de belles histoires des femmes intellectuelles, savantes, poétesses, philosophes, scientifiques, faisant émerger des figures singulières, sortant de l'oubli des femmes restées dans l'ombre des hommes, voire de leurs hommes[1]. Comme l'écrit Florence Rochefort dans un numéro de la revue *Clio* consacré aux intellectuelles en 2001, « la longue illégitimité des femmes et du féminisme dans la vie politique et plus généralement dans la sphère publique a conduit à leur éviction de l'histoire, et de l'histoire des intellectuels plus encore »[2] : c'est donc d'abord « tout naturellement » que les vies intellectuelles des femmes sont plus silencieuses que celles des « hommes de lettres ». La définition même des intellectuel·les que ce numéro de la revue *Clio* prend pour point de départ en dit long sur les usages patriarcaux du terme :

> L'intellectuel sera donc un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie. Ni une simple catégorie socio-professionnelle, ni un simple personnage irréductible. Il s'agira d'un *statut*, comme dans la définition sociologique, mais transcendé par une *volonté* individuelle, comme dans la définition éthique et tourné vers un *usage* collectif[3].

Si l'on peut discuter de la manière même de définir l'intellectuel dans cette tension entre statut social et volonté individuelle, ce qui saute aux yeux c'est le caractère masculin et patriarcal de la définition. Dans son essence même et ses caractérisations, l'intellectuel·le est un homme. Les femmes intellectuelles ne seront dès lors que des hommes comme les autres. Elles accéderont, en sortant de l'oubli, à cet universel masculin – et blanc. Et même si l'entrée

[1] Perrot, 1998.
[2] Rochefort, 2001.
[3] Ory et Sirinelli, 1986, p. 10.

des femmes dans l'univers intellectuel a pu mettre en crise les masculinités[4], les définitions et les règles du jeu restent entre leurs mains.

> Oui, être une intellectuelle, en ce sens-là, c'est se tenir entre la pensée et l'action, entre le retrait et l'exposition à la scène publique, entre l'élaboration solitaire de la pensée et de l'écriture et l'affrontement des enjeux collectifs, entre l'intemporel et le temps donné, ici et maintenant, celui auquel, sans que nous l'ayons choisi, nous avons à faire. C'est répondre à l'interpellation du donné et en même temps l'excéder, en être libre.

Françoise Collin, reprenant cette tension entre volonté et statut, la transforme en un véritable combat féministe, entre solitude nécessaire (et souvent conquise, pour les femmes, comme une « chambre à soi ») et collectif, terrain de l'affrontement. Elle rattache la figure de l'intellectuelle à ce qui la définit de manière primordiale, son combat féministe. Ainsi peut-on lire plus loin : « J'avais autrefois défini le féminisme comme résistance, voire mouvement de guérilla : est-ce encore soutenable ? Il faut en tout cas garder rapport avec cette origine, préserver même dans l'institution l'instance critique[5]. »

D'emblée, la réflexion sur les intellectuelles s'accompagne d'un retour sur les mécanismes de relégation et d'exclusion dont sont victimes des femmes inscrites dans un univers de pouvoir symbolique, infiniment masculin. En France comme ailleurs, les femmes intellectuelles, venant concurrencer les hommes sur un terrain qui ne leur est pas formellement interdit, doivent longtemps cacher leur activité. Elles apparaissent dans la littérature comme des figures que l'on raille comme « précieuses ridicules ». Et leur représentation reste très minoritaire, y compris dans la littérature et dans les études sur les intellectuels[6].

Petit à petit, à la fois par l'écriture et le travail intellectuel lui-même, par les combats féministes, les prises de position institutionnelles, les femmes et les féministes avancent et transforment pas à pas ces définitions et ces représentations. L'un des gestes qui accompagne ce travail est celui qui consiste à restituer des parcours de femmes et à faire du récit de vie intellectuelle l'occasion d'un retour sur des étapes. Le numéro de *Clio* de 2001 se donne pour ambition de « restituer la dimension intellectuelle du féminisme ». Il s'agit alors de montrer à quel point la notion même de savoir met en jeu une hiérarchie implicite des sexes. Quelques années plus tard, à l'occasion du 15e anniversaire, le numéro « Retours » fait part du chemin

---

[4] Annelise Maugue le montre déjà très bien dans *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*~~, Paris, Rivages,~~ (1968).
[5] Rochefort et Haase-Dubosc, 2001.
[6] Racine et Trebitsch (dir.), 2004.

parcouru par l'intégration de la dimension de genre dans l'analyse[7], mais aussi par la volonté de laisser parler des intellectuelles – ici, des historiennes. On y entend Michelle Perrot[8]. Elle note d'abord que l'ego-histoire, qui a connu un essor dans les années 1980, s'était arrêtée « au seuil de l'histoire des femmes, devenue pourtant, et déjà depuis une dizaine d'années, (sa) préoccupation majeure ». Ce qui est frappant dans le récit qu'elle fait de son parcours, c'est la présence forte du groupe et des solidarités féminines, présentées par strates de sociabilités (le lycée de jeunes filles de Caen avec Mona Ozouf et Nicole Le Douarin, *Le Mouvement social* avec Madeleine Rebérioux et Rolande Trempé) puis de communautés intellectuelles plus larges et plus vastes :

> Dans cette dynamique, il est difficile d'individualiser son propre parcours. En ce qui me concerne, j'ai eu le sentiment, plus qu'ailleurs, de dissiper des silences, de retrouver les femmes (y compris ma mère), et de faire coïncider mon identité et celle d'un "nous" refoulé.

Écrire une histoire des femmes intellectuelles, c'est faire en même temps ces deux récits, et bien souvent aussi tenter de comprendre sa propre position d'intellectuelle. C'est à cet endroit que vient se situer ce livre, dans un lieu encore fragile. Il fait le choix de s'intéresser aux vies intellectuelles, prenant dès lors position en ce cœur holiste du féminisme, qui conteste les séparations et les frontières de l'ordre patriarcal. Les vies intellectuelles ici racontées viennent, je le crois, s'ajouter à ce travail de collecte et d'archivages des voix féminines qui constitue *la* vie intellectuelle féministe, une œuvre patiente et urgente à la fois qui consiste à donner voix, à remplir les trous, combler les pseudo-vides tout en créant des espaces communs, des espaces de rencontre[9]. Car cet ouvrage est un lieu de rencontres, fait de cartes et de territoires qui sont des invitations à se reconnaître et à se retrouver. Le choix qui a été fait d'enquêter sur une micro-génération à travers des processus de transmission et de socialisation met l'accent sur ce lien complexe entre « dedans » et « dehors », désirs de science et façons d'être une scientifique, combats féministes et positions académiques. Les approches par les récits de vie et les cartes mentales révèlent des tournants à différentes échelles individuelles, révèlent aussi des temps forts, situent dans le temps un parcours

[7] À partir des années 2000, probablement en écho différé au travail de Joan W. Scott (1988), un certain nombre de publications installent l'analyse genrée dans les études historiques : l'ouvrage de Françoise Thébaud, paru sous le titre *Écrire l'histoire des femmes* en 1998 est réédité sous le titre *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, en 2007 ; on peut penser aussi au collectif dirigée par Michèle Riot-Sarcey en 2010, *De la différence des sexes. Le genre en histoire*.

[8] Rochefort et Thébaud, 2010.

[9] On peut penser à l'expérience des archives du féminisme et au Centre des archives du féminisme à Angers, mais aussi à celle du Women and Memory Forum au Caire, aujourd'hui en danger (voir en ligne : wmf.org.eg/en/).

collectif et individuel. Plutôt que de refaire l'histoire des débats qui ont nourri le féminisme ces dernières décennies, on les saisit par des instantanés, eux-mêmes pris dans des parcours de vie. Les coordinatrices de l'entreprise font le pari qu'il y a une écriture féministe et qu'une histoire des intellectuelles est bien celle de vies intellectuelles, qui prennent d'emblée et nécessairement ensemble les différentes dimensions de ce qu'est une intellectuelle.

Pour poursuivre ce jeu des superpositions et des croisements de vies intellectuelles, il me faut moi aussi me raconter. Longtemps, je ne me suis pas vue féministe. Je me faisais – et continue à me faire – une haute idée du féminisme, et de ce que cela mobilisait comme capacité de réflexivité, et de mise en danger de soi dans la lutte – une lutte qui n'avait pas de frontière puisqu'elle s'exerçait partout, de la maison au travail et aux espaces de la « vie normale ». Le féminisme m'intimidait, il me confrontait à mon incapacité à m'inclure moi-même, il m'incitait à m'éclipser et à regarder de loin, à ne rejoindre que dans l'urgence, mais toujours avec une forme de révérence distanciée les combats pour les droits des femmes. Je ne sentais pas assez forte pour cela, toujours trop pleine de contradiction, certainement trop calme pour pouvoir exprimer une rage intérieure que, de toute façon, je n'entendais pas.

C'est ma vie intellectuelle qui m'a ouvert la porte, et ce contre-champ qui m'est proposé est aujourd'hui peut-être le signe que j'ai réussi à la laisser ouverte. Par la vie intellectuelle, j'entends non les institutions, mais d'abord la recherche et la matière même de mon travail, ces archives dans lesquelles, comme naturellement et sans l'avoir décidé, j'ai repéré les noms de ces femmes qui peuplaient la vie intellectuelle arabe en Syrie, au Liban, au Caire au tournant du XXe siècle[10]. Je les ai lues et écoutées et j'ai reconnu quelque chose dont il me semblait que je pouvais parler mieux que d'autres, j'ai également reconnu quelque chose qui parlait de moi. Il ne s'agissait pas simplement d'une mise en abyme, ou d'un effet de miroir, mais bien, au fil des lectures, de sensations précises de familiarité avec ce qu'on aurait pu voir comme des bifurcations apparemment étranges, ou des romantismes échevelés ou exaspérés, ou encore la perception d'un ton que j'osais qualifier de féminin. Me saisir de ces femmes intellectuelles a signifié pour moi me libérer de la peur de mal faire. J'étais certaine de les comprendre, dans leur courage et leurs errances, dans les apparents ridicules des courriers de lectrices, dans le lyrisme des tribunes, dans les récits de complicités au sein des maisons ou dans les salons plus mondains. Je pouvais saisir toute la charge politique de ces écrits, de ces images, et des corps féminins qui s'incarnaient là. Je m'en suis nourrie pour me fabriquer un

[10] Travail de thèse publié sous un titre dont je n'aurais certainement pas laissé passé le « masculin universel » aujourd'hui : Dakhli, 2009 (notamment chapitre 10).

féminisme intellectuel capable d'affronter la violence qui s'exerçaient contre celles qu'on réduisait trop souvent au singulier : la femme arabe/la femme musulmane[11].

Je suis l'une et l'autre et pourtant je sais que ce n'est pas moi que l'on vise lorsque l'on parle de la femme arabe/la femme musulmane. Je sais aussi que le fait de me sentir hors champ de cette agressivité a aussi pour but de me faire penser qu'il est bon de ne pas se reconnaître dans ces caractérisations. Et il est vrai que je n'aime pas me dire arabe (pas plus que de n'importe quelle autre nation) et que je ne suis musulmane que de naissance. L'exception que l'on me fait sentir est censée servir à me faire sentir spéciale, à l'abri du racisme comme de la misogynie qui s'exerce contre la « femme arabe/musulmane ». Nous sommes les exceptions, un peu plus lisses, un peu plus riches, compatibles avec une certaine idée de la femme moderne, mises au service aussi bien des régimes dictatoriaux laïcs du monde arabe que de l'occident en mal de projection de ses propres croyances. Nous sommes celles qui, naturellement, parce que ce n'est pas nous, nous refusons à nous saisir d'une identité et à la brandir – quelle que soit cette identité. Mais ce que j'ai compris petit à petit, en commençant à travailler « sur » les femmes arabes/musulmanes, c'est que ce discours voulait me faire croire que la femme arabe/musulmane, au singulier, existait bien, et que je m'en distinguais. Alors que je découvrais – quelle naïveté – que toutes les femmes arabes/musulmanes étaient comme moi, un peu plus arabes, un peu moins musulmanes, mais surtout définies par tout autre chose que ces deux mots là.

Depuis, je les accompagne dans leurs luttes qu'elles ne disent pas toujours féministes, je les regarde attentivement lorsqu'elles protestent, occupent les rues, inventent des façons de faire de leur corps même un espace du politique. Je les admire et je me sens proche d'elles, petit à petit j'écoute aussi ce que cette proximité m'incite à développer comme approche des mondes sociaux, comme approche des révoltes et révolutions sur lesquelles j'écris. Je sais que je ne suis pas là pour leur « faire justice », elles se débrouillent très bien, merci, je suis là pour les rejoindre avec mon récit, aussi fortement que possible[12]. Je conçois ce travail comme une manifestation, un de ces rassemblements où chacun choisit son ou ses modes d'action, et où j'aurais trouvé le groupe affinitaire qui me conviendrait le mieux, celui de l'écriture et de la recherche, qui n'est pas une planque ou un espace à l'abri du monde, comme le montre amplement le présent livre.

Les femmes qui m'accompagnent dans mes recherches ne ressemblent pas toutes à celles dont j'ai lu les parcours et les mots dans cet ouvrage. Peu d'entre elles rencontrent le

[11] Dakhli et Latte Abdallah (dir), 2010.
[12] Dakhli (dir.), 2020.

féminisme, ou énoncent leur combat sous une forme militante. Mais elles font la même chose, élaborant des outils pour leur émancipation et pour la compréhension de leur situation. Elles pourraient entrer dans la photo de famille, s'y reconnaître. Elles sont, je pense, invitées comme moi à y prendre une place, un peu par effraction ou comme les invitées qui arrivent un peu en retard et qui posent l'air amusé et peuvent sembler un peu floutées parce qu'en mouvement. J'aime l'idée d'être dans cette photo de famille sous cette forme-là, en compagnie d'amies et de collègues, et j'aime l'idée que cette photo soit prise avant un grand banquet où nous pourrions enfin nous parler et faire connaissance.

Si j'ai commencé ce contre-champ par une plongée dans ma pratique universitaire et féministe, c'est pour m'inclure dans la démarche, mais aussi parce qu'il me semble qu'il y a là des traits communs avec d'autres parcours ici présentés, deux traits en particulier, qui sont déterminants. Le premier est cette fragilité de la construction d'une « cause » pour des (jeunes) femmes qui cherchent et croient trouver dans l'activité intellectuelle un refuge, une chambre à elles, et qui constatent que cette chambre est pleine de courants d'air, et qu'elle laisse passer, subrepticement, la domination, l'effacement de leur parole, qu'elle ne remplit pas sa promesse d'être un *« safe space »* pour elles.

L'autre caractéristique forte est le pouvoir transformateur de l'objet de recherche. Nulle parmi nous ne choisit son objet de recherche par hasard, même s'il n'est pas directement lié à la lutte des femmes. On pourrait objecter que tout chercheur travaille sur quelque chose qui le touche profondément, peut-être. On pourrait également penser que c'est une évidence, mais il me semble que le cheminement sinueux de ces rencontres entre une chercheuse et ses objets de recherche, comme de ses lieux d'exercice de la recherche, sont visibles dans les parcours, et montrent bien qu'il s'agit, en quelque sorte, d'une recherche réciproque. C'est très certainement ce que j'ai moi aussi éprouvé en m'intéressant aux intellectuel·les puis à l'histoire sociale du politique dans le monde arabe.

La démarche heuristique d'engagement avec son objet se retrouve dans la manière de faire de l'histoire intellectuelle que nous proposent Elsa et Isabelle. Car comment fait-on l'histoire des intellectuels d'habitude ? On la fait en s'attardant sur des figures, des hommes souvent, sur des écoles, en essayant d'éclairer des affrontements, en apportant des éclairages sociologiques, en tentant de cerner des luttes de distinction, etc. Il serait bien entendu possible de faire l'histoire des intellectuelles de la même manière et l'on sait que certains des discours sous-jacents des enquêtées dans ce livre se réfèrent à cette histoire-là, celle de générations féministes, de débats qui les traversent, de luttes et de positionnements. Une autre façon de faire aurait été de faire une série de portraits en liant chaque nom avec son œuvre et son

parcours, à la manière d'une galerie. La proposition est en effet de faire des portraits, mais d'une manière particulière.

Car on a une série d'individualités qui se dévoilent dans une parole qui est proche de celle du documentaire, restituant les conditions de la collecte de la parole. La conversation restituée n'est pas celle qui pourrait surgir d'une enquête de sciences sociales, mais bien la poursuite d'une conversation située, dans un entre-soi qui n'enferme pas mais qui, précisément, constitue le *« safe space »*. Les portraits ainsi dessinés, ainsi articulés autour de questions choisies peuvent alors circuler librement, se répondre, sans que soit délimité l'espace de l'interaction. Cela produit un effet en particulier, celui d'effacer sensiblement les frontières de génération, même si l'on reconnait bien entendu des traits communs entre les plus jeunes/les plus âgées. Les générations féministes se retrouvent, autour de moments fondateurs qu'elles nomment et désignent, mais dans l'université, elles établissent des ponts qui n'effacent pas la violence de la lutte des places ; elles se retrouvent dans des espaces du féminisme qui ne sont pas déterminés uniquement par ces effets de génération.

Ce livre donne envie de faire connaissance, de poursuivre certaines conversations, de poser d'autres questions. Par exemple, j'y lis, dans les mots de chacune, mais aussi dans les dates qui scandent les vies ou les dessins plus ou moins linéaires et plus ou moins foisonnants, un rapport fort à l'institution. Ce n'est certainement pas très différent de ce que mettrait en exergue tout intellectuel dans sa « biographie », celle qu'on lui demande d'ajouter à sa signature ou de présenter pour des conférences, voire pour des évaluations. Mais ici, l'institution joue un autre rôle : elle doit être conquise, elle ne se donne pas d'emblée, elle est un trophée. Et je m'interroge sur la possible transformation de cette centralité de l'institution universitaire, sur la possibilité pour ces parcours de femmes qui ne lui doivent finalement pas grand-chose et ont souvent dû vivre et lutter contre elle de la subvertir. Et cela d'autant plus que pour la plupart d'entre elles le militantisme féministe vient entrer en collusion avec la vie académique, faisant, en somme, de la vie intellectuelle, une brèche à la frontière de l'institution, un espace nécessairement en dissidence.

J'aurais aussi envie de poursuivre les comparaisons entre les générations, celles qui nous viennent à la lecture des textes, continuer à comprendre les fractures entre les générations identifiées, mais aussi les évidentes complicités entre d'autres lorsque les questions de race s'en mêlent ou que la mixité est en question. On aurait envie de se sentir dans un espace où la possibilité de parler dans une forme de bienveillance soit donnée d'emblée, au contraire de ce qu'on lit dans de nombreux témoignages sur le monde académique et intellectuel français. L'Amérique, on l'entend dans de nombreux témoignages,

malgré la violence sociale qui y règne, ménage dans ses campus des espaces de grande liberté, des espaces dans lesquels on se sent comme des chats qui peuvent enfin s'étirer de tout leur long. S'il est évident que cela se fait dans des bulles intellectuelles, on ne peut s'empêcher de se dire que l'on aurait bien besoin de telles bulles, et qu'on le mériterait bien. Et c'est bien ce que pourrait être notre banquet d'après la photo.

J'imagine un grand banquet bruyant et joyeux, qui créerait un nouveau lieu pour l'échange et se rapprocherait de ce qui pour moi a été la première école féministe : les cuisines, les préparations des repas de famille. Cela peut paraître paradoxal, mais c'est dans ces conversations de femmes, dans des mondes où les hommes n'entraient jamais dans la cuisine, que j'ai entendu pour la première fois, étant enfant, des armes se forger contre la domination des hommes, et ces armes se forgeaient dans le rire et le goût des aliments, dans la proximité des corps et dans leur liberté, des manières de s'asseoir et de manier le couteau, de couper le persil ou de sentir les plats – une complète sensualité inaccessible aux hommes, réservée aux femmes. Dans les photos de famille, on voit parfois circuler ce type de sensualité, des regards complices ou des fous rires étouffés. J'aime à penser que ces vies intellectuelles, auxquelles je me sens aujourd'hui appartenir, sauront porter ces joies en même temps que les combats nécessaires.